

## *Paul DEWALHENS*



Photo : A.M.L.

**Par Georges JACQUEMIN**

1997

*Service du Livre Luxembourgeois*



Un peu à la manière de Max Elskamp à Anvers, Paul Dewalhens, qui habitait Tienen (Tirlemont), a maintenu la pratique littéraire du français en Flandre. Il l'a fait à travers une abondante production étalée sur presque cinquante ans de poésie, prouvant ainsi que, chez lui, le besoin de s'exprimer était primordial et se révélant, tout au long de cette période, attentif au monde et à ses drames, attentif à ses frères les hommes, attentif à lui-même. Il est «du côté de l'homme humilié, de l'homme qui se redresse et rêve enfin d'un avenir moins écrasé», a écrit de lui Robert Vivier, dans *Les Lettres françaises de Belgique* (Renaissance du Livre, 1958).



## ***Biographie***

Paul Dewalhens est né à Anvers le 7 juillet 1902, de parents tirlmontois. Ce Flamand reçoit une éducation et fait ses études en français, ce qui ne l'empêchera pas de publier différents travaux dans les deux langues, le français et le néerlandais : monographies, études et essais sur l'histoire, les monuments, le folklore, les particularités de Tienen (Tirlemont). Enfance secouée par la guerre 14-18. Il se consacre à des activités commerciales mais, nous disent ses biographes, exerce plusieurs professions : «courtier en marchandises, pianiste, comptable, directeur d'hôpital, libraire et enfin archiviste de la ville de Tirlemont». Il a participé à la désastreuse campagne des dix-huit jours, en mai 1940, et a fait partie de la Résistance.

Marié et père de plusieurs enfants, Paul Dewalhens est décédé le 21 juillet 1991.



## **Bibliographie**

- *Le cri sous la tente*, Bruxelles, Cahiers du Journal des poètes, 1935.
- *D'amour et de rage*, id., 1937.
- *Intimité*, Paris, les Feuillettes de *Sagesse*, 1938.
- *Stigmates*, Charleroi, Nouvelles éditions européennes, 1939.
- *Saintes*, Anvers, Ça ira, 1941.
- *Intimité*, Bruxelles, Maison du poète, 1942.
- *Feuilles de peuplier*, chez l'auteur, 1950.
- *Les cendres chaudes*, Bruxelles, Maison du poète, 1950.
- *Morsures I*, id., 1952.
- *La faim*, Bruxelles, Dutilleul, 1955.
- *Delvauxiana*, id., 1955.
- *Calembredaines et turlupinades*, Verviers, Temps mêlés, 1956.
- *Voyage en Poulagie*, chez l'auteur, 1959.
- *Silence, on tourne*, Bruxelles, C.E.L.F., 1959.
- *Répertoire du même aux mêmes*, Anvers, Ça ira, 1959.
- *Poèmes choisis*, Bruxelles, L'Audiothèque, 1959.
- *La crime-amarante*, chez l'auteur, 1963.
- *Pièces pour feus moulins à eau et à vent*, Bruxelles, Société des écrivains, 1964.
- *Morsures II*, id., 1964.
- *Poèmes choisis*, chez l'auteur, 1964.
- *Poèmes pour sept aquarelles d'Armand Huysmans*, id., 1966.
- *Voix coulissées*, id., 1969.
- *Paysages intérieurs*, Bruxelles, Fagne, 1969.
- *Abécédaire pour saxophone*, chez l'auteur, 1970.
- *Cymbalum mundi*, Vieux-Virton, La Dryade, 1970.
- *Tombeaux*, id., 1970.
- *L'œil-de-bœuf et d'autres voyances*, avec deux dessins de Willy Lecomte, Bruxelles, Fagne, 1973.

- *Les eupatoires*, Bruxelles, Maison internationale de la poésie, 1975.
- *Météorologie des sens*, Vieux-Virton, La Dryade, 1978.
- *La claie des champs*, notes d'agendas, id., 1978.
- *Amour couturé d'étoiles*, id., 1979.
- *Le jardin des suppliques*, poèmes 1978-1979-1980, Bruxelles, Maison internationale de la Poésie, 1982.
- *Parterres possessifs*, vers et prose, id., 1984.



## ***Texte et analyse***

### ***Sonder les arcanes***

*Les statues se réveillèrent  
pour suivre du regard la femme si belle.  
Illusion d'un instant fugitif  
sève issue des siècles dans le marbre.  
Sonder les arcanes  
pour ne pas s'encanailler  
de promesses illusoires.*

*Derrière le masque de la Beauté  
ce sourire désolé  
qui te rappelle les feux de l'amour et du bazar  
qui ne sont peut-être que des jeux,  
des reflets tremblants dans les miroirs.*

*En t'asseyant tu ne dois pas te croire rassis  
ni rasséréiné d'un cran.  
La fable côtoiera toujours  
les frontières de l'ineffable  
comme le poème celles de l'indicible.*

*S'épargner le soleil noir de la solitude  
que les statues savent pallier  
par leur regard profond et attentif,  
par leur regard qui en dit plus long qu'on ne pense.*

*Tu regardais bêtement les donzelles provocantes  
passer dans le jardin d'hiver des suppliques.*

***(Le jardin des suppliques)***

Poème assez long (23 vers) divisé en cinq strophes dont la longueur va decrescendo : sept vers, puis deux fois cinq, puis quatre et enfin deux. Absence de rimes et vers de longueurs variées disposés régulièrement autour d'un axe médian.

Le titre, composé d'un infinitif suivi de son complément, apparaît comme un projet, un but à atteindre et rapproche d'emblée un terme concret (on dit « sonder les abîmes », « sonder une plaie ou un malade ») et un terme abstrait, *arcanes*, lequel désigne des choses mystérieuses, des secrets. On obtient ainsi une indication nous amenant à penser que le poème va nous entraîner à la recherche des vérités cachées, d'un univers peu connu, peu fréquenté.

C'est en tout cas ce que semble confirmer le premier vers où des *statues se réveillèrent*. Nous voilà dans l'insolite, au seuil du fantastique, puisque nous considérons que les statues, quel que soit le matériau dont elles sont faites, sont inertes, même si elles représentent des êtres humains ou des divinités. Il semble que Paul Dewalhens veuille nous introduire, d'entrée de jeu, dans un univers où l'impossible peut se réaliser. Par l'emploi du passé simple, il rejette l'action dans le passé et semble nous la rapporter comme s'il en avait été témoin ou comme s'il nous contait une légende bien connue.

L'objectif de statues est explicité au vers 2. La preuve que les statues sont éveillées est donnée par leur *regard* (quand on s'éveille, on ouvre les yeux) qui suit *la femme si belle*. Le « *la* », article défini, semble indiquer que cette femme est connue, en tout cas connue du poète et jugée telle. Pour nous, nous n'en saurons pas davantage, laissés à nos rêveries sur son identité. Mais sans doute que le mot « *femme* » n'est pas innocent.

Les deux vers suivants forment une phrase sans verbe ; ils ont la même structure : un nom suivi d'une expansion, si bien qu'on serait tenté de croire à deux appositions aux vers 1 et 2. Dans cette perspective, ce que le poète a évoqué au début apparaît plus comme une réflexion (ce qui s'est passé est une *illusion*, une erreur des sens peut-être due à la fugacité de ce qui a été vu : *instant fugitif*), à moins (v. 4) qu'il ne propose une explication mythique au mouvement initial des statues, à savoir une inattendue montée de *sève* qui aurait mis des siècles (les statues séjournent quelquefois longtemps au même endroit) pour se manifester ;

tout se passerait comme si, ayant pris racine, les statues avaient acquis un peu de vie pour pouvoir « suivre » la femme.

En tout cas, cela paraît au poète difficile à accepter, il sent bien qu'il se trouve aux bornes de ce qui est recevable. Il reprend donc (v. 5) la formule qui a servi de titre à son poème, *sonder les arcanes*, en précisant le but de cette démarche. Pour lui, il ne faut pas devenir la victime de *promesses illusoires*, sous peine de *s'encanailler*. Ce verbe prend ici un sens qui ne lui est pas habituel, puisqu'il signifie d'ordinaire se mêler à des gens peu recommandables pour faire la noce ou commettre des actes répréhensibles en leur compagnie. Ici, *s'encanailler* garde une valeur péjorative, mais surtout morale; un peu comme s'il voulait dire se dégrader, se diminuer, précisément parce qu'on a manqué de lucidité et fait confiance à des illusions. Les trois derniers vers de la strophe apparaissent ainsi comme un projet moral destiné aux hommes et formulé en conclusion d'une expérience (v. 1 à 4) teintée de fantastique.

La seconde strophe apparaît comme un souvenir (*rappelle*) uni à une réflexion désabusée. Elle semble sans lien apparent avec la première, pourtant l'allusion au *masque de la Beauté* peut faire penser aussi bien aux *statues* (v. 1) qu'à la *femme si belle* (v. 2), et le mot *masque* suggère quelque chose de figé ou d'artificiel. Cette strophe n'a pas de verbe principal (il y a deux verbes, mais ils sont introduits dans des relatives); s'il y en avait un, il se trouverait au début du v. 7 et serait du genre *se dessine, se marque, apparaît*, de façon à nous faire découvrir l'envers du décor, le masque traduisant un *sourire désolé*, impression de tristesse que le poète, devenu *te*, comme s'il s'adressait à un autre lui-même (*Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, avait écrit, s'adressant à lui-même, Marcel Thiry dans un vers célèbre), rapproche des *feux de l'amour et du bazar*. Sans doute veut-il évoquer des passions qui s'éteignent, mais s'il est aisé de comprendre l'expression *les feux de l'amour*, il l'est moins de comprendre *les feux (...) du bazar*. S'agit-il de rapprocher les sentiments (*amour*) et la banalité du tous-les-jours (*bazar*)... à moins qu'on ne prête à ce terme quelque valeur exotique. Quoi qu'il en soit, le poète jette sur ces *feux* un regard désabusé : *jeux*, dit-il, *reflets tremblants*, comme pour préciser sa pensée. Ce sont donc des choses fragiles; on perçoit là comme

une légère désillusion. L'apprentissage (*sonder les arcanes*) ne lui a peut-être apporté rien d'autre que cette amertume, ce détachement.

La troisième strophe commence par deux vers qui ont l'air de constituer une réflexion du poète pour lui-même. Celle-ci est formulée en recourant à un jeu de mots (*asseyant* introduit *rassis* qui pourrait signifier «asseoir une nouvelle fois» mais qui, ici, a une valeur figurée, *rassis* ayant le sens de calmé, de moins vif et moins entreprenant, de moins aventureux aussi ; donc, une fois, le verbe a son sens propre ; la seconde, un sens figuré) et à la multiplication des *r*. Le vers 13 réintroduit le *tu* du poète, et s'il y a jeu sonore entre *rassis* et *rasséréiné* qui commencent de la même manière, le sens du second renvoie à une inquiétude qui allait déjà de pair avec la mélancolie de la deuxième strophe.

La suite constitue à nouveau une sorte de réflexion dont le mot *fable* (= légende) renvoie à ce qui a déjà été énoncé aux deux premiers vers du poème. Ce que Dewalhens exprime là a l'air d'être davantage le fait d'un essayiste que d'un poète. Sorte de prosaïsme qui n'est pas dénué d'intérêt : les «fables», sous leur aspect symbolique, tentent de faire percevoir des vérités qui échappent aux mots, de même que le poème (c'est, au demeurant, le cas ici) essaie de traduire, de faire percevoir, apercevoir ce qui échappe à l'expression ordinaire, des choses et des sentiments irréductibles à l'expression courante.

Si les strophes 2 et 3 ont mis le poète en scène, il semble à nouveau s'absenter, comme dans la seconde partie de la première : *sonder...* C'est à nouveau autour d'un infinitif très impersonnel que s'organise la strophe : *s'épargner*. Cela apparaît comme un projet, un programme de conduite. Très vite, on sait de quoi il s'agit : *le soleil noir de la solitude*. Le début de l'expression fait penser au vers célèbre du *Desdichado*, où Nerval parle du «soleil noir» de la «Mélancolie». Que ce «soleil noir» soit celui de la «solitude» ou celui de la «Mélancolie», il y a dans chaque cas une connotation de tristesse. Cela est tellement vrai que le poète reconnaît aux statues le pouvoir de remédier à cet inconvénient par leur regard (cf. v. 2) qualifié de *profond et attentif*, sans doute parce qu'il vient de loin, du fond des temps et que l'immobilité lui confère quelque

chose qui ressemble à de l'attention. Peu importe, rejoignant la fiction des deux premiers vers du poème, Dewalhens semble à nouveau prêter aux statues une forme de vie à laquelle il accorde de l'importance : *qui en dit plus long...*, dans une formule un peu énigmatique et presque populaire. Tout cela, bien évidemment parce que nous pensons que les statues sont inertes, incapables de réaction. Elles sont donc bien ici les symboles de ce qui nous échappe et qui, néanmoins, est porteur de sens et de vérité.

Le distique final est introduit par le *tu* du poète suivi d'un imparfait, le seul du poème, qui semble s'opposer au passé simple du v. 1 – l'un au début, l'autre à la fin. On a l'impression que le poète commente ce qui a été son attitude, du temps s'étant écoulé entre les faits et le moment où est écrit le poème. Ces deux vers semblent constituer le souvenir d'un moment où le poète *regardait bêtement* (retour de l'idée de regard, cette fois avec une critique qui est peut-être explicitée par le fin du vers : *donzelles* – terme péjoratif – *provocantes*), comme un badaud, comme quelqu'un de désœuvré, des jeunes filles *passer dans le jardin d'hiver des suppliques*. Le poème se termine par le télescopage de deux compléments : jardin d'hiver et jardin des suppliques (clin d'œil au *Jardin des supplices* de Mirbaud). On observera que l'expression *jardin d'hiver*, avec le mot *hiver*, semble renvoyer à *solitude*, à la tristesse diffuse dans le poème, à une certaine mélancolie, comme si la féerie initiale n'avait débouché que sur des conseils de comportement : *tu ne dois pas te croire...*, *s'épargner...* et des réflexions.



## **Choix de textes**

**André Gide** (1869-1951)

*À toutes lois il fut infiniment rebelle.  
Il sut les pénétrer en ne jamais donnant.  
Il ne fut en aucun temps l'hôte d'Isabelle  
Et il n'a fait qu'user les cœurs à tous les vents.*

*Toujours intermittent, par l'onde insaisissable,  
Il allait alarmant et inquiet de peser  
Les âmes de ce monde engoncé dans le sable  
Et ne terminait pas d'encore préfacier.*

*Les grains germent, variés, aux soleils des balances,  
Mais l'immoral a pu endiguer le désordre  
Parmi la gratuité de larges incidences.*

*Maintenant le voilà soumis au bien présent :  
Enfin il va goûter la lumière de l'ordre  
Et disparaître, lent, pacifié d'être absent.*

(**Tombeaux**, p. 29)

**Pierre Nothomb** (1887-1966)

*Là où elle mourut elle revient en pleurs  
Cette étrange marquise au château du Pont d'Oye.  
Elle revient hanter la place où les pleureurs  
Entourent le gisant dont la mort fit sa proie*

*Ingénuité, jeunesse et spontanée grandeur  
Du seigneur de l'endroit, vivacité de l'homme,  
Forgeant vers et romans, clarté des Chandeleurs,  
Assoiffé de beauté, en savourant la pomme.*

*Vous voilà, yeux ternis, dans l'indicible monde  
Prince de l'Occident qui en de subtils jeux  
Dévoilez tant d'amour en marge de l'immonde.*

*Vous qui comme David brûliez de tous les feux  
Vous voilà pacifié, à l'ombre des prophètes,  
Mage du dernier jour, ô prince des poètes !*

(*Tombeaux*, p. 45)

*Sable enliseur des méditations sauvages en marge d'un hommage au miroir révélateur des ogives. Après le coup de boutoir du sanglier, la saignée bénigne. Santé recouvrée dans la florissante satire aux goûts piquants et savoureux. Les sauterelles éveillent l'entomologiste à s'engager dans le carrousel des orgues aux vibrances de cymbales. Induction à mieux voir les conséquences possibles que l'instinct aigu livre aux migrations allégoriques. Du froissement éprouvé naît la pensée attentive à se garder de la servitude des masques illusoire. O rumeurs souterraines ! Traiter les serrures avec douceur. Parapher la peau de serpent. O savante et touchante simplicité à fouler de fraîches emblavures jusques à quels inespérés naufrages ?*

(*Amour couturé d'étoiles*, p. 18)

*Fruits et légumes aux effluves mauves...*

*Les pèlerins suivent le châtelain, hiératique sur son cheval. Dans le mortier qui lie les maillons de la basilique, languissent, au vent léger, marguerites et vergerettes...*



*La cavale s'ébroua sous les sons lourds du bronze, la fulguration de la grande rosace.*

*Du cloître montèrent les Psaumes rauques de la Pénitence...*

*Le seigneur, pesamment, mit pied à terre, s'agenouilla avec ses gens, le front dans la poussière...*

*Le joueur de vielle cessa de jouer avec les lys pendant que les buveurs de cidre ricanaient sous la treille.*

*(Amour couturé d'étoiles, p. 19)*

### **D'UN TOURMENT**

*Tenailles aux tempes, – Le sang bat dur. –*

*Les chevaux galopent contre le vent  
sous les frondaisons moites.*

*Les mortiers sonnent sourdement.*

*Les ronciers croassent. – Les marais coassent. –*

*Le chien haletant est à bout de force...*

*L'aube, seule, de son prisme opalin,  
abolira l'obscur, fera se taire les meules...*

*Les chaises sont les objets  
les plus aimables du monde.  
Je m'étonne de la sollicitude,  
de la pudicité de la feuille blanche.*

*(Météorologie des sens, p. 18)*

## **CŒUR LOURD**

à Lucienne Avermaete

*Cœur lourd de tout ce qui est invisible,  
De l'obscur et du brumeux combinés.  
Les nuages ventrus de plomb fusible  
Brouillent le sens des livres espérés.*

*Tons des humeurs dont le hasard dispose  
En des décors sourds d'entre chien et loup,  
Où de statue en statue se transpose  
Le silence toujours, à quel va-tout ?*

*Sur la route imaginée et profonde  
Comme une fêlure dans le rocher,  
Tu avances, esseulé, d'onde en onde,  
Las des stigmates des hommes traqués.*

(*Météorologie des sens*, p. 19)

## **QUID FACIENDUM?**

à Roger Avermaete

*Communautés désolantes et cruelles.  
Maux de nerfs, mal des repentirs.  
Maux de gigantisme, mal d'inventaire.  
Désert moral par les richesses fallacieuses.  
Au-delà des barbelés d'un sang aigri,  
maux des âges, mal à l'idéal bafoué.  
Le pain est amer. La source souillée.  
Les statues perdent les bras. Les morts se chagrinent.  
Tumeur des nostalgies. Infortune des satellites.*

*Sclérose des artères de l'univers.  
Mal du rôle des mers. Des verts couronnements.  
Le pavé fait déborder la mare  
et gueuler crapauds et grenouilles.  
David, technocrate, a fait don de sa lyre  
au musée poussiéreux de l'orfroi...  
Neutraliser la nausée jusqu'en ses racines ?  
Alimenter la flamme d'amour, malgré tout ?*

(*Météorologie des sens*, p. 22)

## **RÊVE HYBRIDE**

à May Néama

*Un torrent de violettes  
qui sent fort la peau d'archange.  
Au squelette noir des arbres  
pendent les couleurs vivaces  
des images d'Epinal.  
Prince est le nom de ce chien  
habillé de poils brumeux.  
Le lait tourne au bout du monde,  
tourne d'un coup au sûret.  
La rumeur sombre dérange  
le jeu actif des sarcelles.  
Que fait ici l'échanson  
portant tresses de cheval ?  
Dignitaire des vins rares,  
des usages solennels,  
cherche-t-il flacons vermeils  
pour rosir le paysage ?  
Les effluves végétaux*

Paul DEWALHENS - 20

*mêlés aux ondes humaines  
ont confiné nos domaines  
près des rochers d'Elseneur.*

*Où sont passés les archanges  
et leur fumet fabuleux,  
les dessins de notre enfance ?*

*(Météorologie des sens, p. 32)*

**IL Y A...**

à Gustaaf Jacobs

*Il y a en nous, en ce dedans stagnant,  
des marais au tain brûlant.*

*Nous pataugeons de croire à l'éternité  
où jamais personne n'a mis les pieds.*

*Il reste pourtant des lueurs dans l'obscurcissement  
d'un monde qui de plus en plus ment.*

*Que fuse donc des embrasements latents  
le désir musclé des redressements,*

*Et que rien de ce qui fut ne soit oublié,  
que du marasme naisse la clarté.*

*Tu dis bonjour pour forcer la chance,  
même si tu n'y crois plus, ce dimanche.*

*(Météorologie des sens)*

*Une musique humide bruit dans les arbres fauves.*

*La porte fendillée dans le mur gris a été fermée à double tour sur le jour mollasse.*

*On s'imagine des histoires mélancoliques, froissées ou sévères dont nous ne saurons jamais l'origine.*

*(Parterres possessifs, p. 18)*

### **DUCASSE**

*Les chevaux du carrousel hennissent.  
Les enfants alentour en frémissent.  
Les maisons peintes de couleurs claires  
Avaient l'air d'être de Nuremberg.  
Le soir d'un adorable gris perle  
Se mit à tamiser des trésors  
De musique et de fraîcheur d'oseille,  
À troubler les cœurs le plus retors.  
On dansa dans l'odeur des charmilles,  
On vida maints flacons de claret,  
On croqua la gaufre à la vanille  
Tandis que songeaient les vieux coquets.*

*(Parterres possessifs, p.19)*

### **LA DAME DU CHÂTEAU**

#### **I**

*Portes du bizarre  
dont les gongs se rouillent  
comme les ans lourds  
aux loquets usés.*

*Il y a encore  
des légendes floues  
issues des châteaux  
des vieilles provinces.*

*Sur les prés lustrés  
les linges blanchissent,  
pucelles chantant  
amours bohémiennes.*

*Parmi chiens courants  
et valets tondu  
elle va au trot  
sur son cheval bai,  
Belle du château,  
songeant aux prochains  
rendez-vous d'automne  
des rudes chasseurs  
aux mâchoires fauves.*

*Par les souvenirs  
d'anciennes saisons,  
elle se sentit  
hochet fatigué.*

## II

*Elle chantait  
d'une voix rauque,  
la châtelaine,  
dans la clairière  
de pleine lune.*

*Dans l'ombre bleue  
de la saulaie  
ses demoiselles,  
toutes transies,  
attendaient lasses.*

*Un chevalier  
vint main au cœur  
les délivrer  
du mal nocturne.*

*La châtelaine  
avait chanté  
pour les fantômes  
à l'abandon  
dans la forêt...*

*Tons assourdis,  
chœur d'Épinal  
au bord du spleen  
de notre enfance.*

**(Parterres possessifs, pp. 34-35)**

*Assimilation d'idée  
Parallèle au sentiment,  
Semence sélectionnée  
Que l'on croque sous la dent.*

*Tu parles de ce mérite  
Dont l'esprit nourrit la sève  
Comme d'un passé de rites  
Dont tu gardes la relève.*

*L'ensemble des phénomènes,  
Leur étrange intensité,  
À travers les lois humaines  
Peut sauter d'un coup de dés.*

*Croyance ou crainte mythiques :  
Tant de temples édifiés  
Peuvent sombrer sans musique  
Nous laissant nus et lésés.*

*(L'œil de bœuf et d'autres voyances, p. 45)*

*Désirer, c'est avoir en n'ayant pas :  
Le désir est déjà ce qu'on désire,  
Trace à peine visible de nos pas,  
Le corps d'ahan poursuivant un mieux-vivre.*

*Toute possibilité est hantise  
Du progrès à atteindre à l'infini  
Mais le désir est comme fleurs aux frises  
Qu'un nouveau désir sitôt abolit.*

*Tout se chevauche dans notre univers  
Orgueilleux, cahoté, inexposable...  
C'est peut-être la digue de nos vers  
Qui retiendra quelque oyat dans le sable.*

*(L'œil de bœuf et d'autres voyances, p. 39)*

## **VENDANGE**

*Si l'envie lui prend, à cet homme, de monter à l'arbre, il y montera par  
une échelle pour aller cueillir quelque fruit qu'il savourera après s'être*



*assis sur une maîtresse branche. S'il monte à la tour de la Collégiale, par l'escalier à colimaçon, il touchera le grain rude des pierres grises qui ont subi le chaud et le froid de centaines d'années révolues. Son regard embrassera les vallonnements et les plateaux où s'étalent les labours et les prés en damiers inégaux, frangés çà et là par quelques peupliers, tandis qu'autour de l'église même se serrent les maisons aux toits d'ardoises ou de tuiles, avec quelques arbres touffus dans les derniers jardins, entre lesquelles marchent et roulent les petits hommes. Pour goûter mieux encore un instant de bonheur, il se réfugie dans sa librairie, entre le chien et le loup, pour mieux écouter et voir le réel et l'imaginaire de ses paysages intérieurs.*

**(Cymbalum mundi)**

## **À GOGO**

*On sert parfois du civet de lapin dans des cendriers, des pieds de porc dans un chapeau melon, de la blanquette de veau dans un soulier, du bourgogne dans un arrosoir, des tranches de pain dans une caisse à cigares. Pourquoi le thé ne serait-il plus du thé si on le sert dans un encrier ?*

*Les convenances sont des précieuses à réticules.*

**(Cymbalum mundi)**

## **OÙ IL EST DIT**

### **QU'IL NE FAUT JAMAIS DÉSESPÉRER**

à Louis et renée Dupont

*Le pavé croupissait dans une mare couverte en partie d'une nappe de nénuphars. Il croupissait en compagnie d'un seau écrasé et d'une passoire crevée. Il se rappelait avec quelle mélancolie le temps où les échos du monde lui passaient sur le crâne par la roue des tombereaux. Le pavé n'est plus qu'un objet préhistorique aux yeux des hommes effervescents qui ne rêvent que de bétonner la terre. Un matin de*

*printemps il entendit vaguement le coassement d'une grenouille. Il se nettoya les oreilles et pensa : — Ya de l'espoir !*

**(Cymbalum mundi)**

**A**

*La lettre A, le son A, la voyelle A,  
Argile et eau du couple bouche à bouche,  
Signe sacré parce que né du « Ah ! »  
De la volupté d'Adam sur la couche.*

*Grands A, petits a, A longs ou A brefs,  
C'est la stabilité, c'est la puissance,  
C'est l'idée de l'unité par les biefs,  
C'est le sel de l'écho à la naissance.*

*C'est le son qui dit ce dont on jouit,  
Ce qu'on possède, ce qui nous est propre,  
Qui éclate comme la peau d'un fruit.*

*Aussi le ton de l'ordre et du désordre,  
Des mouvements de joie et de la mort,  
Des ramages, des fracas où l'on mord !*

**(Abécédaire pour saxophone)**

**C'ÉTAIT LE TEMPS**

*C'était le temps où je découvrais la rose des servantes, que j'écrivais, en secret, aux petites amies, Les poires et les prunes attiraient les frelons. Les pommes avaient des pommettes roses.*

*C'était le temps où je batifolais parmi les perdrix et les lièvres, dans les bleuets et coquelicots, que je savourais le fromage blanc, sucré de candi sur pain de campagne.*

*C'était le temps où je suivais, dans le «Jeudi de la Jeunesse», les aventuriers à la recherche d'un trésor, et que je rêvais des chats sans queue de l'île de Man.*

*C'était le temps où je perdais mon latin de poser des lapins à Jupiter et Hercule, pendant que le cheval du jurisconsulte mâchait le foin au goût de caille.*

*C'était le temps de la « der des der » où je buvais le vin blanc des burettes à la sacristie, quand les Allemands abattaient les noyers pour en faire des crosses de fusils.*

*C'était le temps où l'on m'apprit à chanter que si partir c'est mourir un peu, l'esprit des ancêtres, contre vents et marées, ne quitte pas les lieux.*

...

*Depuis ces temps je sais que le jour où il n'y aura plus de laboureurs de l'esprit, les légendes s'étioleront, que dans le brouillard empoisonné mourront les oiseaux, les fruits, les fleurs.*

*Bas les masques ! Evitons les coups de sang ! Crevons l'abcès ! Ferveur et vouloir de se créer une liberté. Illusoire, peut-être, mais saine, en s'ordonnant dans le chaos. Et de moudre son propre blé et de le partager avec les autres, fleur à la boutonnière. Richesse d'être en humilité et simplicité. En vérité !*

*Le jardin découvre son visage au soleil levant. L'haleine du matin embue les calices d'or et de sang. Les perles de lumière roulent de la gorge des merles. Un coq claironne. Un chien aboie. Quelques barcarolles dans un ciel de pervenches. On se sent léger, plus léger encore d'être ému. Mes archanges sauvages, gardez-vous de violer la rose des vents !*

*Saint Paul, prince de la paix, il y a du boulot !*

**(Les eupatoires)**

## **ACCEPTER L'INHUMAIN, C'EST TRAHIR**

*Ils avaient besoin de liberté comme de pain.  
Ils avaient besoin d'air vif.  
Le travail à la chaîne, s'il le faut, mais pas enchaîné.  
L'homme est comme l'arbre, il a besoin de vent.  
Le vent n'est pas une idée mais liberté dans l'odeur des saisons.*

*La voilà de nouveau, la gueuse !  
Plus de salamalecs !  
Le peuple n'est pas content ?  
Entrez dedans, à la bombe, à la mitrailleuse.  
Que ça claque, que ça pète, et que ça saute !  
Tout à la poubelle ! femmes, enfants, et tout l'ancien frusquin.  
Et ne parlons plus des hommes, de leur amour ni de leur rage.  
Brûlez-les jusqu'à l'os, et au phosphore.  
Faut leur faire sentir qu'ils ont tort d'être des hommes.  
Le sel de la terre, c'est la peur.  
Ce qui compte, c'est la puissance : le fer, l'uranium, le pétrole.  
Et pour le reste, des slogans pleins la panse.*

...

*On ne respecte plus la parole donnée, ni les contrats, ni les traités.  
C'est le règne du banditisme, de la barbarie, de la folie.  
Allez-y ! Ya bon ! Quel gibier de choix !  
C'est plus gai que le tir aux pigeons.  
Taïaut ! Taïaut ! Et visez bien le cœur...*

*Dieu ! Ayez pitié des hommes. avez pitié des innocents !  
L'anathème va-t-il pourrir le cœur des meilleurs ?  
C'est à mourir de chagrin et de honte...*

*La terre en crèvera.*

**(Les eupatoires)**

## **CONTREDIRE, EN VÉRITÉ**

*Ne pas se confiner. Sortir de sa coquille. Eviter la rouille, N'être pas seulement en contradiction de préceptes avec soi-même. Mais les uns avec les autres. Désir de censeur, revêche et bizarre ? Peut-être ! Mineur sondant maintes veines. Sourcier d'éléments. Jeu transcendant de la conscience. Se comprendre. Comprendre une disparate. Accepter la différenciation. Pénétrer dans la multiplicité des affirmations. Découverte. Arc-en-ciel. Étendue des opinions. Sonates de caractères différents. Verger des dissemblables essences fruitières. Fruits verts, mûrs ou blets! Se libérer par ce qui pourrait sembler être la vérité ! Par son revers. Parfois par celle des autres. Des bêtes, des durs, des affligeants. Chapeau pour tous ! Par mille chemins. Par les masques de la fable. Par les œillères des bouffons. Étienne, mon cher, à chacun la sienne ! Jusqu'à celle, si peu vêtue, que l'un peut y distinguer autre chose qu'un autre ne voit pas. Et d'autant plus désirable, qu'elle se cache au fond d'un puits. O laconique d'amour unanime, inépuisable ! Et puis encore, cette illusion du vrai absolu. Par quelles marées du discernement ? Par quelles lunaisons cérébrales ? Par quelle argile de la réalité ? Permutations. Multiplicité des cogitations mortes. Débrouiller la complaisance individuelle.*

*S'opposer au mâchefer. S'épanouir à ses desseins quotidiens. Variés et nouveaux. Contredire quelque chose à quelqu'un. Ou quelqu'un de quelque chose. Avec de l'entregent. Pas avare d'argent, mais de sottise. Heureux d'avoir appris à vivre. Ni sourd. Ni muet. Savoir se préparer à bien mourir. Seule vérité. Sans dénégation. Tous égaux devant l'épouvantail. Devers ses lois. En justice. Des violettes plein les côtes. Contredit à l'espoir d'une existence éternelle. Cœur transpercé de la lance de vie...*

**(Les eupatoires)**



## Synthèse

Paul Dewalhens habitait Tienen (Tirlemont), à proximité de la frontière linguistique. Fonctionnaire de cette ville (archiviste), il publia, aussi bien en néerlandais qu'en français, des ouvrages sur l'histoire de celle-ci, ses monuments, son folklore et ses légendes.

Certes, il ne s'agit pas là de l'essentiel de son œuvre, qui est celle d'un poète, mais ces travaux érudits prouvent son attention au milieu et aux êtres, comme son besoin de comprendre le présent grâce au passé. L'histoire qui ne communiquerait pas avec aujourd'hui serait desséchante et sans doute stérile.

La deuxième chose qui frappe quand on aborde l'œuvre de Paul Dewalhens, c'est son abondance : trente-trois recueils étalés de 1935 (*Le cri sous la tente*) à 1984 (*Parterres possessifs*). Pour simplifier, deux recueils tous les trois ans, avec quelques creux (rien entre 1942 et 1950) et des périodes d'abondance (quatre livres en 1959). Il ne s'agit pas toujours de gros volumes (la plupart «tournent» autour de soixante à quatre-vingts pages) mais, mis bout à bout, ils représentent tout de même quelque deux mille pages. Sans approcher la fécondité ronsardienne ou celle d'un Hugo, cette production constitue le résultat d'un long effort d'écriture et révèle un besoin et une obstination qui ont du sens. Si l'on ajoute que Paul Dewalhens n'a jamais figuré dans les académies, coteries ni pavané parmi les gens «à la mode», si on considère donc que son œuvre est de tirage et de diffusion limités, on conclura que sa longue obstination à écrire sans rechercher l'encens ou les lauriers est l'effet d'un itinéraire personnel, où être soi passait avant être honoré. Il y a chez Dewalhens un besoin de dire qui l'emporte sur toute autre considération, et sans doute lui a-t-il suffi de quelques amitiés solides pour se convaincre de poursuivre son œuvre (voir les dédicataires de nombreux poèmes).

De même qu'on imagine bien Ronsard alignant les quatorze vers d'un sonnet en se rasant – pas de rasoir électrique à l'époque! –, on voit bien Dewalhens ne prenant de repos qu'une plume – un bic, à la rigueur – à la

main. D'ailleurs, son œuvre reflète fréquemment expériences et impressions notées et transformées aussitôt par l'écriture.

On remarquera encore, chez ce poète, un goût qui s'apparente à celui de la performance. Je n'en veux pour preuve que deux recueils, *Delvauxiana* (1955), recueil inspiré par des œuvres du peintre Paul Delvaux, le titre le suggère, et *Tombeaux* qui, comme le titre l'indique encore, est consacré à des écrivains morts dans les années précédentes (cf. choix de textes). Dans d'autres recueils reviennent encore d'autres *Delvauxiana* et d'autres tombeaux. On peut y voir le goût des séries et, d'une certaine façon, des collections. S'appliquer à les réaliser est presque obsessionnel et révèle, à coup sûr, un belle obstination. Cette obstination me paraît également à retenir dans cette œuvre : quelque chose qui tient à l'être et qui lui apparaît de nature à donner un sens à sa vie, **pendant** sa vie.

De la seule mention des *Delvauxiana* et des *Tombeaux*, on tirera sans doute l'idée que cette œuvre est diverse. On n'aura pas tort. Elle brasse en effet des quantités de thèmes. Et l'écriture, de son côté, n'a cessé d'évoluer ou, plus exactement, de révéler la pratique de démarches scripturales multiples : on y trouvera aussi bien des réminiscences surréalistes que des évocations baroques, des impressions à la Verhaeren ; on y relèvera tour à tour des échos unanimistes et des notations intimes, des poèmes et de la prose ou encore des notes d'agenda(s).

Cette diversité rend difficile voire impossible le classement de cette œuvre dans un mouvement ou son adéquation à une forme d'écriture. Bien plus, on a l'impression que le thème détermine le style adopté, étant entendu que l'abondance verbale chère à ce poète l'amène le plus souvent à recourir à un style charriant les images, marqué de phrases étirées par les prépositions (et les compléments qui les suivent), passant d'une évocation à l'autre, plein de mouvement, de jeux de mots (cf. le titre *La claiè des champs*), quelquefois rocailleux, proche du baroque en somme.

On peut toutefois essayer de distinguer dans cette œuvre poétique – vers et prose – quelques thèmes. Ils révèlent chez Dewalhens un être attentif au monde, à son évolution, comme à soi-même, individu situé



quelque part dans l'espace et le temps, borné par l'un et par l'autre, et qui essaie de se réaliser dans d'étroites limites.

Au fil du temps, cette œuvre se fait de plus en plus grave. Le poète parlera ainsi, dans *Parterres possessifs*, des *déboires/ du siècle* et d'un *univers sans âme*. Un peu comme Camus, mais sans songer à philosopher, il évoquera *l'impénétrable silence de l'univers*.

Dans *Cymbalum mundi* (1970), recueil dont le titre, déjà, évoque je ne sais quel tohu-bohu, quel vacarme, et qui se révèle grinçant et violent, le poète, recourant ici et là à l'argot, à des expressions populaires (*Salut, bahut!*), à des jeux de mots, composant des tableaux qui, en d'autres temps, eussent été les *Caractères* de La Bruyère, dit toute l'incohérence du monde et l'absurdité du destin.

Et déjà s'aperçoit le recours à la poésie comme symbole d'ordre :

*Tout se chevauche dans notre univers  
Orgueilleux, cahoté, inexposable...  
C'est peut-être la digue de nos vers  
Qui retiendra quelque oyat dans le sable.*

(*L'œil-de-bœuf*)

Le poète pourrait de la sorte se laisser aller au découragement, mais, on s'en doute à la lumière de ce qu'on vient de lire, rien ne lui est plus étranger. En tout cas, il reprend la lutte, et l'espérance revient chaque fois illuminer son vers :

*Du plus profond des temps s'affirme la jeunesse  
qui désire abolir les jours du désespoir,  
aimer dans la clarté des ouvrages choisis...  
L'avenir est ouvert à tant d'autres possibles  
que je lève mon verre à l'or d'un nouvel âge,  
désire oublier l'ombre aux lisières du temps,  
parmi la foule dense espérant le Messie...*

(*Parterres possessifs*)

C'est déjà dans *Cymbalum mundi* qu'un texte est intitulé *Où il est dit qu'il ne faut jamais désespérer* et se termine par : *Ya de l'espoir!* On peut voir là une constante de cette œuvre qui ne s'est jamais tenue à l'écart du monde et qui, après en avoir décelé les misères, s'accroche à l'espérance.

Cette attention ne dispense pas le poète de **se dire** – en quoi il est un lyrique. En particulier, il formule plus d'une réflexion, dont celle-ci, placée en exergue de *L'œil-de-bœuf et d'autres voyances* (1973) et qui, par la place privilégiée qui lui est réservée, doit traduire son sentiment :

*La poésie est un prétexte à regarder mieux la réalité des choses qui nous entourent et à mieux comprendre les sentiments qui nous turlupinent.*

Sans doute l'idée paraîtra-t-elle discutable à d'aucuns. La poésie aide-t-elle à la connaissance? À celle du monde et à celle de soi-même? Par ailleurs, si la poésie aide à «regarder mieux la réalité des choses», ne pourrait-on en dire autant de la peinture?

Peu importe. Ne retenons que l'affirmation. Elle est d'un poète moins préoccupé de chant et de forme que de saisir le monde à travers la poésie et grâce à elle. Dire permet de fixer les choses et la vision qu'on en a. Rien ne reste que par l'écrit. Telle est la vision de Paul Dewalhens. Même idée dans *Amour couturé d'étoiles* (1979) :

*Donner à voir les choses. Leur message exigeant la vigilance. Sans négliger les signes dans les coulisses. Gages des transpositions qui dégagent les desseins. Passion sourdant du charnel obscur. D'un cri rauque. De l'allégresse qui subjugué le tourment. Se dépouiller en créant.*

Dans cette perspective se comprend l'interrogation du poète sur l'avenir de son œuvre qui, si elle n'est jamais formulée de façon appuyée, revient à plus d'une reprise :

*Emprisonné par le temps qui court,  
par le temps trop court des lièvres gris sur l'éteule.  
Il voudrait s'en délivrer, le poète,  
par une page qui le fixerait,  
qui ne serait pas perdue pour les temps futurs...*

*(L'œil-de-bœuf et d'autres voyances)*

Pour le reste, il s'agit de vivre, de jouir de la vie :

*Bois donc à la coupe de l'instant, et le vin et la lie, homme doux-amer d'une vie douce-amère.*

*Et après?... Obéir aux us et coutumes, pauvre millionnaire d'un univers sourd à la sagesse...*

*(Amour couturé d'étoiles)*

Surtout, il faut poursuivre, dans la lucidité et avec obstination, le chemin de la vie. Peu importent les obstacles et l'indifférence des êtres et du monde. Ecrire est l'unique planche de salut, ainsi qu'en témoigne ce texte significatif, ***Faut dire et redire*** extrait d'***Amour couturé d'étoiles*** :

*J'essaie de trouver l'équilibre moral et physique dans la pensée humaniste, dans la poésie des mots, le plus près possible de la nature impolluée, dans l'intégrité des règles saines qui régissent la raison de la famille, qui sont à la base de la société.  
Mais cette impression désolante d'être toujours arrêté devant un mur de béton ? Depuis soixante-seize ans, de mur de béton à mur de béton, avec deux terribles intermèdes sanglants !*

*Justice, quelles horreurs sont commises en ton nom ! Et l'amour, si souvent bafoué ! Qu'on salit et ridiculise !*

*J'ai souvent l'impression d'être un monolithe qu'on regarde avec curiosité, parfois avec condescendance.*

*Ne serais-je qu'un grognard des temps révolus ?*

X

*Les créations des poètes sont issues des sillons de chair et de sang, embellies par les fleurs du passé, nourries par les moissons, abreuvées d'amertume et de vin, maîtrisées dans l'ordonnance des éclairs.*

*Un poète arrive à rendre clair ce qu'un autre n'a encore fait que ressentir ou entrevoir autour des puits noirs. Il l'entraînera dans le choix de la vérité qui exalte au-delà de la méconnaissance, à l'aider dans l'expression clarifiante des voies parallèles. La vérité, si différentielle d'un individu à un autre, nous n'aurons jamais fini de la sonder. Ses reflets ne finiront jamais de rassasier nos interrogations, reflets dans les glaces sans tain d'une eau trouble.*

*Mais la foule, peut-elle comprendre ? Elle n'y voit qu'absurdité, sans doute ! Dans tous les cas, je continue à écrire pour ne pas crever dans la moisissure.*

*À Dieu-vat !*

Georges Jacquemin